



GUIDE DE L'EXPOSITION

« *Même pour le simple envol d'un papillon, tout le ciel est nécessaire* » Paul Claudel

Né à Moutier en 1935, Fred-André Holzer s'est installé à Paris dès 1956. Cette exposition, préparée en grande partie avec l'artiste, est devenue hommage à ce créateur, malheureusement disparu en janvier de cette année. Ses aquarelles, récentes ou anciennes, se répondent au-delà du temps écoulé entre leurs dates de création, dans la grande salle du Musée.

Toutes ces œuvres sont le fruit de rencontres poétiques de Fred-André Holzer avec le réel. Traduire l'immatérialité des reflets, de l'eau, de la lumière ou des ombres, au fil d'un store, d'une fontaine ou de l'*Acqua alta* vénitienne. Rythmer ses feuilles par la ramification d'un arbre ou le réseau des toitures de villes italiennes. L'artiste était en quête d'une « incessante traversée des apparences » (Didier Bréchet-Anaheim), sans cesse approfondie sur le mode de la variation à partir d'une aria, d'un thème principal.



Acqua alta, 1989, aquarelle, collection du Musée

Pour approcher cette « traversée des apparences » ou l'essence immatérielle de nombre de ses sujets, Fred André-Holzer trouve sa voie dans l'aquarelle à partir de la première moitié des années 1970, après avoir pratiqué la peinture à l'huile. Il explore la fluidité de son médium, sa transparence, ses subtilités chromatiques, l'alchimie de l'interaction entre eau et pigments, les réponses vivantes de la feuille de papier. Mais il déjoue aussi parfois la transparence au profit d'une présence pigmentaire dense, intense et veloutée.

S'il apprécie la part aléatoire de l'aquarelle, il pratique également la fresque, un autre procédé plus incertain encore. Cela surtout l'été, lors de ses séjours à Moutier dans la remise du jardin de sa tante, Nelly Schneeberger. Il procède *à fresco*, selon la vraie tradition, en appliquant les pigments mélangés à de l'eau sur une chaux encore humide. Deux œuvres de ce type sont présentées.

Suggérant sans cesse un flux subtil qui mène du palpable à l'impalpable, Fred-André Holzer s'est nourri – entre autres – de la pensée chinoise du Yi King à laquelle le graveur Louis Calevaert-Brun l'a initié à la fin des années 1950, à Paris. Mais cela comme un état d'esprit, libre d'approche intellectuelle. Dans sa quête de l'insaisissable, l'essentiel pour Fred-André Holzer était, avant tout, de s'oublier.

Loin de se vouloir exhaustive, cette exposition invite à une promenade dans l'univers de l'artiste, au fil de certains de ses thèmes de prédilection.

CAFÉTÉRIA

Terre et ciel d'hiver (2003)

Lors de son importante exposition à l'abbatiale de Bellelay (2004), Fred-André Holzer expose, entre autres, des œuvres de ce type. Une aquarelle abstraite ? Ce serait alors dans le sens d'« ab-straire » - extraire – du réel, comme le souligne le titre *Terre et ciel d'hiver*. La densité poudreuse – étonnante pour une aquarelle – de ces masses terre de sienne et verte évoque des impressions, des sensations. Des sensations d'autant plus mouvantes que l'artiste inverse les teintes selon les parties de son diptyque. Interroger le regard pour atteindre l'au-delà des apparences – une constante dans son œuvre.

Jardin du Palais Royal (œuvres récentes)

Les volets déployés de ces leporellos (livres-accordéon) déployés donnent un nouveau rythme aux arcades du jardin du Palais Royal, au cœur de Paris. Sur une face, des ambiances nocturnes où la lumière artificielle prend diverses teintes. Sur l'autre, la force structurante du dessin (crayon) ou au contraire l'immatérialité du jet d'eau.

GRANDE SALLE

depuis la droite en entrant

Ombres et tulipes (1979)

Une nuée obscure envahit ce triptyque. Ces ombres surgissent-elles des végétaux ? Ou au contraire menacent-elles ces tulipes émouvantes et mouvantes, dont les feuilles se courbent et les pétales paraissent encore en train de tomber ?

Jardin, deux fresques *a fresco* sur tuile (non daté)

La végétation est aussi au cœur de ces fresques, mais elle envahit ici toute la surface de ces tuiles plates, étroites et se couronnant en ogive. La silhouette d'un bateau se perd dans ces herbes folles. Un petit bateau en bois et toile que l'artiste faisait voguer dans le bassin du jardin de sa tante, à Moutier. Mais dans ces évocations, l'herbe se métamorphoserait-elle en algue, voire en vague ?

Jardin à Padoue (2007)

Jardin encore, avec ces diverses variations qui reflètent l'une des fontaines du plus ancien jardin botanique existant encore aujourd'hui, celui de Padoue (créé au XVI^e siècle). Dans des camaïeux d'ocres, l'artiste approche ce bassin sous divers angles de vue. Il l'adoucit par un poudroiement lumineux, voire par les lignes graphiques ou floues des végétaux. Il suggère au contraire, parfois, la pureté des lignes de cette fontaine et du parterre qui l'entoure. La circularité domine alors. Serait-ce en écho au plan du jardin - lui-même circulaire - inspiré de l'*Hortus Conclusus* (jardin enclos) paradisiaque, de la cité idéale et/ou du cosmos ?

Venise (1983)

Ces deux vues aériennes de Venise (1983) sont parmi les premières d'une longue suite que l'artiste créera jusqu'en 1995, reflétant des villes italiennes. Ce sujet naît alors qu'il découvre la cité du haut du campanile de Saint-Marc, mais ses visions vont aller bien au-delà de ce point de vue. La première de ces vues à vol d'oiseau se mue, du cœur de l'œuvre vers ses marges, en cartographie. Cela dans un decrescendo progressif, tout en douceur. Au centre, les volumes et profondeurs ocres des maisons, des façades et des rues, rendus en perspective. Puis les signes, le plan de la ville ramène le regard à la surface du support, de la feuille. Le tout est veiné par le réseau bleu des canaux qui paraît, lui aussi bi-dimensionnel. L'ensemble forme un tissu troublant où nos références spatiales s'égarerent - comme on peut se perdre dans les ruelles de Venise. L'artiste nous offre ainsi une subtile traversée au-delà des apparences.

Dans la seconde vue de Venise, plus achrome, un flux circule entre défini et indéfini, pleins et vides, palpable et impalpable, apparition et disparition.

Bassin, jardin botanique Padoue (1985)

Plus de trente ans avant ses *Jardins à Padoue*, Fred-André Holzer figure une autre fontaine du fameux jardin botanique de cette ville, à la forme alvéolée. Mais celle-ci se réincarne dans un reflet qui pourrait évoquer la présence d'un vitrage entre le sujet et le spectateur. Présence et allusion, palpable et impalpable sont à nouveau de mise. L'artiste associe aussi ici évocation et rendu détaillé du végétal.

Arcade III (1988)

Ombre et lumière sont au cœur de cette *Arcade* de la place Saint-Marc. Jamais l'architecture n'a été aussi imposante dans l'œuvre de Fred-André Holzer, encore soulignée par un coloris sombre. Mais c'est pour mettre en scène un contrejour puissant, encadré par un des arcs en plein cintre. D'ailleurs, l'ombre sous les arcades n'est pas monolithique. Elle s'intensifie dans le réseau créé par le crayon conté, mais elle se nuance aussi de bleu et de brun aquarellés. Importance des reflets. Des reflets qui prennent toute leur ampleur sur le sol dalé, sans doute humide, devenu miroir.

Nénuphars, jardin botanique (1985)

Ces *Nénuphars* seraient-ils en train d'envahir la feuille ? Dans cet autre détail du jardin botanique de Padoue, Fred-André Holzer les regarde en plongée - comme ses villes italiennes. Ceci dans un camaïeu de gris velouté.

Sans titre fresque (1969)

Dans cette fresque, l'artiste est encore sous l'influence du style de Coghuf (pseud. d'Ernst Stocker 1905-1976) chez lequel il fut « apprenti-peintre » en 1956 avant de s'installer à Paris. Le procédé, qui n'est pas *a fresco*, est d'ailleurs

également un héritage de Coghuf. Mais la transparence des teintes n'est pas sans évoquer les aquarelles à venir. Il s'agit sans doute d'un paysage, librement brossé, au format panoramique allongé.

Jet d'eau du Palais Royal (ca. 2016)

Ces cinq œuvres non encadrées permettent une relation visuelle directe, plus tactile avec les matières pigmentaires et leur support de papier. Fred-André Holzer y suggère l'eau qui surgit du bassin du jardin du Palais Royal (Paris). Tantôt cet élément immatériel forme un voile expansif qui laisse deviner les arcades (triptyque). Tantôt il se mue en nuée blanche centrale, vue de face, laissant affleurer sa force sous-jacente sur fond sombre. Ceci dans une présence dense et poudrée des pigments, loin de la transparence habituelle de l'aquarelle. Enfin, le jet d'eau peut devenir horizon, les ridules de l'eau du bassin invitant le regard à pénétrer dans l'univers aquatique.

Acqua alta (1989, 1990)

L'eau est aussi au cœur de ces trois variations sur l'*Acqua alta* (hautes eaux) vénitienne, mais sur un tout autre registre, celui du reflet, du vertige, du miroir et de la transparence. La place Saint-Marc se métamorphose, se multiplie et se dématérialise. Elle est paradoxalement à la fois structurée (scansions architecturales, échiquier du dallage) et ouverte, en devenir. Les trois variations exposées entraînent le regard dans un labyrinthe insaisissable.

Feuilles de papier (non daté, 2009, 2010)

La feuille de papier est le support même de l'aquarelle, Fred-André Holzer dialogue sans cesse avec elle. Elle est aussi le matériau du livre... ou du leporello. C'est dire si le sujet et le support de ces huit leporellos se correspondent. Comme dans un souffle, les feuilles s'envolent, volent, se posent telles des papillons ou des nuées d'oiseau. Ou des notes sur une partition ? Voire les mouvements d'un/d'une danseur(e) – la femme de l'artiste, Suzon Holzer, est danseuse et chorégraphe. Le tout s'anime sur le double tempo des trajectoires ondulantes de ces feuilles et des détours des leporellos. Mais ce sont aussi des variations sur l'achevé et l'inachevé, l'image en positif ou en réserve, les gammes de couleurs ou les camaïeux.

Summer space (1975, 1977)

Ces trois aquarelles sont les plus anciennes exposées. Fred-André Holzer en est alors à la première phase de son choix de ce médium. Il traite du thème du store durant dix ans (1973-1983), équilibrant format du support et sujet. Lumière qui filtre, ombre, silhouette de la fenêtre, parfois comme une aquarelle dans l'aquarelle. Exploration des complémentaires, jaune et violet ou rouge et vert. Mais l'essentiel, c'est ce pan ajouré qui laisse entrevoir ce qu'il cache. Dessus, dessous, dans un espace infime. Et dessous devient parfois, à la fois simplement et mystérieusement, la feuille aquarellée : une fenêtre ?

Saule et rivière (1998)

Les ramifications de ce *Saule* (1998) rythment l'aquarelle comme l'entrelac de Venise dans les vues aériennes. Elles paraissent prêtes à se propager sans fin. Elles se muent aussi en un paysage vu à vol d'oiseau ou encore en un dédale de veines sous la peau. Multiples correspondances.

Commissariat de l'exposition

Valentine Reymond, conservatrice du Musée

Remerciements

Nous adressons tous nos remerciements à : la famille de Fred-André Holzer ; Roger Voser, graphiste ; Ditesheim & Maffei Fine Art, Neuchâtel ; ainsi qu'aux collectionneurs privés qui ont eu la générosité de prêter leurs œuvres pour cette exposition.

Exposition présentée en parallèle au Musée

Face à face : la figure humaine au cœur des collections

Le Musée est soutenu par :

